

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Jackie PIGEAUD (éd.), *La couleur, les couleurs. XI^{es} Entretiens de La Garenne-Lemot* (Interférences), Rennes, Presses Universitaires, 2007, 15.5 x 21, 260 p., br. EUR 20, ISBN 2-7535-0396-6.

Les rencontres de La Garenne-Lemot qui se sont tenues en octobre 2004 ont porté sur la couleur, envisagée sous la pluralité de ses formes et manifestations. Les discussions ont mis à contribution des champs disciplinaires variés : histoire de la philosophie et des idées, de l'art, de la littérature, des sciences et de la musique. La publication de ces entretiens, dirigée par Jackie Pigeaud, permet ainsi de prendre la mesure du polymorphisme du phénomène chromatique, mais aussi de ses dimensions historique, culturelle et affective. La couleur est tout sauf un invariant ; le rapport que les hommes entretiennent avec elle a évolué sensiblement au cours du temps. Aussi faudrait-il parler *des* couleurs plutôt que de *la* couleur, comme le souligne fort justement le titre du volume : impressions et sensations colorées, pigments et vernis peints, couleurs mises en mots, en images ou en musique se mêlent ainsi allègrement. Dix-huit contributeurs issus d'horizons divers (Alain Michel, Jean Dhombres, Yvon Le Gall, Édouard Pommier, Étienne Wolff, Filippo Fimiani, Christian Gardair, Philippe Heuzé, Jocelyne Aubé-Bourlignieux, Pierre Maréchaux, Frédéric Le Blay, Yves Hersant, Nadeije Laneyrie-Dagen, Caroline Combronde, Michel Delon, Jackie Pigeaud, Baldine Saint-Girons, Brenno Boccardo) conjuguent ici leurs voix pour composer une partition richement colorée. Un cahier d'illustrations en couleurs vient compléter l'ensemble. La symphonie qui en résulte tient du ποικίλον, cette notion grecque dont Jackie Pigeaud souligne, dans sa belle entrée en matière, toute l'importance et la richesse – richesse que le terme latin *uarietas* ne rend que partiellement. Le ποικίλον renvoie au plaisir sensuel de la bigarrure et du chatolement, au miroitement du monde, à la présence éblouissante d'Aphrodite. — Dans ces réflexions consacrées aux couleurs, qui se nourrissent notamment des travaux de l'anthropologue et médiéviste Michel Pastoureau et adoptent parfois un ton très personnel – telle la contribution réflexive de Christian Gardair sur ses propres pratiques et son expérience de peintre coloriste –, la période antique sert bien souvent de point de comparaison, de référence, de repère ou de départ à l'analyse. Sont ainsi discutées les théories des philosophes – au premier rang desquels Aristote, pour ses divers traités abordant la question des couleurs, mais aussi les Pythagoriciens, notamment pour ce qui concerne la musique –, les techniques des peintres, telles que nous les présente Plin dans le livre XXXV de l'*Histoire Naturelle*, ainsi que les œuvres des poètes grecs et latins. Les représentations et les pratiques des Anciens sont mises en regard avec celles des Modernes, ce qui permet de mesurer les écarts et les emprunts, de percevoir les éléments de rupture et de continuité. — Trois études concernent plus spécifiquement la période antique. Celle d'Étienne Wolff (« Les couleurs dans le *Satyricon* de Pétrone et les *Épigrammes* de Martial ») porte sur la fonction et la nature des notations chromatiques qui émaillent certaines œuvres de la littérature latine, en particulier celles de

Pétrone et de Martial. L'auteur y décèle deux types d'usages différents. Dans le *Satyricon*, la prédominance des couleurs vives, franches et contrastées, en particulier de tons rouges et verts, lors du banquet de Trimalcion, participe à la construction de l'image du parvenu et dénote le mauvais goût, la dénaturation des assemblages nobles prisés à l'époque. Les couleurs se chargent ainsi d'une valeur qu'Étienne Wolff qualifie de « symbolique ». Dans les épigrammes de Martial, en revanche, l'indication chromatique contribue plutôt à définir la nature de l'objet ou de la personne, en insistant sur l'une de ses caractéristiques spécifiques, distinctives. L'article de Philippe Heuzé (« *Le poulain vert*. Sur un passage d'Aulu-Gelle [II, 26] et de Virgile [*Géorgiques* III, 81-82] ou des mots et des couleurs ») prolonge et affine cette analyse du lexique chromatique antique. Il s'appuie sur un passage des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, qui révèle la conscience qu'avaient les Anciens des limites de la langue, de son incapacité à rendre la complétude, l'étendue et la variété des sensations chromatiques dont l'homme fait quotidiennement l'expérience. Le philosophe Favorinus le déplore : « l'aspect des couleurs est multiple, mais leurs dénominations sont imprécises et peu nombreuses ». Fronton lui porte la contradiction en soulignant la richesse du vocabulaire latin sur ce point. Il s'appuie notamment sur des citations de Virgile, en particulier sur un vers qui évoque un cheval *glaucus*. Comment comprendre ce « poulain bleu », qui semble tout droit sorti d'un tableau de Gauguin, s'interroge Philippe Heuzé ? Il ne faut pas y rechercher à tout prix une description de type naturaliste ou réaliste (un cheval « pommelé ») ; en fait, le poète se plaît à jouer avec art de l'élasticité de la langue et des désignations chromatiques. Philippe Heuzé pose ainsi la question de l'« invention virgilienne » (p. 130), restituant au poète latin sa part de créativité et de liberté artistique, qui lui confère une forme de modernité. Les réflexions de Frédéric Le Blay (« Les couleurs d'Hélène : éloge de la bigarrure ») prolongent et développent la confrontation entre les Anciens et les Modernes, en posant la question du statut des couleurs dans les représentations mentales. L'auteur prend comme point de départ la figure emblématique d'Hélène, dépeinte par Euripide, Gorgias et Jean Giraudoux. Depuis l'Antiquité, la belle épouse de Ménélas incarne parfaitement la sensualité scandaleuse de la couleur, ses effets puissants et dévastateurs, qui sont ceux d'un φάρμακον, et dont le faste s'apparente à celui, ostentatoire, de l'habit moiré du paon. Le foisonnement et l'éloquence des couleurs dérangent ; Aristote les relègue ainsi au second plan, derrière le dessin, la ligne et les formes, fondant une tradition amenée à perdurer dans l'Occident moderne. Une réhabilitation de la couleur apparaît cependant chez Lucrèce, qui opère une distinction entre deux types de bigarrures : celle, clinquante et superficielle, d'un intérieur orné d'or et de pourpre et celle de la nature printanière, d'un jardin émaillé de fleurs, environnement propice à la méditation philosophique. Il existerait ainsi une forme de polychromie harmonieuse, positive, en accord avec le monde, que les Épicuriens conçoivent comme étant ποικίλος : les couleurs retrouvent alors leur place dans l'ordre cosmique. Ces deux visions du phénomène chromatique, l'une dépréciative et l'autre valorisante, coexistent jusqu'au XVII^e siècle, moment où elles s'opposent avec une intensité nouvelle, lorsqu'éclate la querelle du coloris. Le violent désaccord qui met aux prises Rubénistes et Poussinistes au sein de l'Académie royale de peinture et de sculpture, à partir de 1667, engage en fait deux esthétiques de la lumière profondément différentes, comme le montre Caroline Combronde (« Luministes et clair-obscuristes, de la couleur à la lumière au XVII^e siècle »). — On l'aura compris, le volume ne propose pas une réflexion unifiée mais offre plutôt de multiples pistes de lecture ; on navigue allègrement de La Mothe Le Vayer à Lorca, de Jankelevitch à Satie, de Giotto à Kandinsky, de Matisse à Melville ... Dès lors, on peut regretter l'absence d'un index général, qui aurait permis au lecteur de saisir plus aisément les points de convergence entre les études. Par exemple, plusieurs d'entre elles soulignent la capacité des couleurs à transmettre des émotions et à générer une forme de plaisir esthétique. C'est précisément cette relation à la beauté des apparences qui confère au phénomène chromatique sa profonde ambivalence dans les sociétés humaines : il apparaît tantôt comme une parure éclatante, plaisante, admirable, tantôt comme un travestissement trompeur et superflu. Les nuances chromatiques sont empreintes d'une

profonde polysémie, en fonction des contextes, des médias et des supports : que l'on songe à la puissance suggestive de la gamme des blancs-gris dans l'œuvre de Paul Celan (Filippo Fimiani, « *Die Gespräche, taggrau*. De la poésie et de la peinture chez Paul et Gisèle Celan »), ou encore à la blancheur joyeuse de Kandinsky qui s'oppose à celle, terrifiante, de la baleine de Melville (Baldine Saint-Girons, « Du sublime de la blancheur »). La couleur blanche – s'agit-il même d'une couleur ? Les hommes de la Renaissance n'ont pas toujours suivi les Anciens sur ce point – possède un statut ambigu, entre surface couvrante, opaque, et transparence, immatérialité, lieu d'effacement de la couleur. Plusieurs contributions font également apparaître le rôle primordial joué par la lumière, qui permet aux couleurs d'exister, mais réhabilite aussi le domaine de l'ombre : Yves Hersant (« La couleur de l'ombre ») nous apprend ainsi que les ombres possèdent bien une couleur et que celle-ci a varié selon les artistes peintres, de Cennini et Alberti à Léonard de Vinci. Enfin, le volume met en lumière certains jalons dans l'histoire du « chromoclisme » – la formule est de Michel Pastoureau –, cette « hantise de la couleur qui se manifeste chez les moines cisterciens dans leurs attaques contre l'ordre de Cluny, chez les réformés dans leur dénonciation du catholicisme romain » (Michel Delon, « Les couleurs du corps, roman pornographique et débats esthétiques au XVIII^e siècle », p. 220). Assurément, une telle attitude de rejet face à la couleur s'enracine dans la pensée antique et bénéficie d'un terreau particulièrement favorable à la Renaissance. L'invention du clair-obscur, conjuguée à l'abandon des formes de polychromies sculpturale et architecturale héritées de l'Antiquité et du Moyen Âge, s'accompagne d'un appauvrissement chromatique de l'art, qui imprègne durablement les sensibilités occidentales. Fort heureusement, les entretiens de La Garenne-Lemot nous offrent ici un excellent antidote à tout accès de chromophobie. – Adeline GRAND-CLÉMENT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Edoarda BARRA-SALZÉDO, *En soufflant la grâce (Eschyle, Agamemnon, v. 1206). Âmes, souffles et humeurs en Grèce ancienne*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 2007, 246 p., EUR 25, ISBN 978-2-84137-207-2.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2006 à l'EPHE, sous la direction de Jesper Svenbro, ce volume propose une réflexion sur le concept grec de πνεῦμα, le « souffle », dont la portée profonde et protéiforme ne peut être appréhendée qu'au sein d'un réseau de notions psycho-physiques, telles les « âmes, souffles et humeurs ». Comment les Grecs se représentaient-ils le corps – le leur, celui des dieux, celui des animaux, celui des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux ? Quelle dynamique, quel métabolisme plaçaient-ils à l'origine de son fonctionnement, qu'il s'agisse de se nourrir, de travailler, d'apprendre, de s'unir ou de se reproduire ? On entre donc, sous la conduite avertie d'Edoarda Barra-Salzédo, dans le difficile domaine de la représentation symbolique du corps et de ses fonctionnalités. Mais on va aussi bien au-delà, en vertu de la solidarité profonde qui, selon les Grecs, unissait le corps et l'âme. Le πνεῦμα apparaît dès lors comme « le plus 'spirituel' des éléments matériels » : l'élan vital qui assure la pérennité des espèces en même temps que la transmission des savoirs. — L'approche anthropologique ici développée a pour visée d'éclairer une question essentielle : « comment les Grecs imaginaient-ils l'âme ? » (p. 11). Vaste question qui investit pratiquement toutes les facettes de la vie et de notre documentation. L'A. se propose donc d'envisager diverses facettes du problème en mettant en série des textes disparates, mais unis par le fil conducteur que l'on vient d'indiquer. On empruntera donc un itinéraire d'investigation inédit et original, qui va du corps à l'âme, du sperme à l'ambrosie, des abeilles aux cigales, des odeurs à la musique, des poètes aux comédiens, d'Hippocrate à Pythagore, de la Pythie à Trophonios, pour ne citer que quelques « stations ». Trois chapitres : le premier sur « âmes, souffles et humeurs » qui part de l'épopée homérique et aboutit au corpus

hippocratique pour analyser les divers souffles à l'œuvre parmi les héros achéens et troyens et dans les traités savants : souffles de l'âme, souffles et conscience, souffles et humeurs, souffles et régimes, souffles et génération, etc. Ce chapitre permet de mesurer la complexité des concepts pris en considération et leur polyvalence : *πνεῦμα*, *θυμός*, *ψυχή*, *αἰών*, *ἦτορ*, *μένος*. Ces différents aspects du corps et de la personnalité de l'homme sont au cœur de son action dans le monde et de celle des dieux qui, en accentuant telle ou telle composante, *insufflent* à l'homme un comportement déséquilibré, qui les fait basculer du côté de l'excès, de la *μανία*. L'A. montre en tout cas, de manière très convaincante, la validité de la « théorie spermatique » de l'âme (jadis défendue par Erich Bethe au début du XX^e siècle). Tel notre ADN moderne, le sperme contient le patrimoine spécifique de l'âme, de la personnalité de chacun : tout se passe « comme si, entre âme et sperme, il y avait une véritable consubstantialité » (p. 45). Pas d'opposition, donc, entre âme et corps, mais solidarité, interaction et recherche constante d'équilibre auquel participe la sécrétion des humeurs. — Si le corps produit et émet des humeurs, il se nourrit aussi : le « régime pneumatique » fait donc l'objet d'un chapitre spécifique où dieux et hommes se rencontrent et s'opposent à la fois par leur façon de boire et de manger. Si les cent premières pages du volume font montre d'une belle cohérence, on a un peu l'impression que l'enquête s'effiloche par la suite ; elle se ramifie sans cesse, rebondit sans qu'on comprenne parfaitement les enchaînements logiques. L'A. tisse un fil, mais le lecteur, par moment, se perd dans les méandres d'une recherche qui pêche par défaut de cohérence. Tous les textes, tous les dossiers présentés sont intéressants et savamment exploités, mais c'est la construction même du parcours et son tracé qui me semble manquer de rigueur et de cohérence. L'extrême diversité et dispersion des pistes suivies affaiblit la démonstration et l'on en vient à se demander si le *πνεῦμα* n'est pas partout et en tout : poésie, oracles, théâtre, *ἔρωξ*, politique, philosophie, etc. La notion se dilue excessivement et perd en précision ce qu'elle gagne en surface ; les développements sur l'interdiction de la fève ou sur l'aulos sont pleins d'intérêt, innovants à divers égards et traités avec une grande connaissance des dossiers, mais le foisonnement des données nuit au projet d'ensemble qui devient nébuleux. Du reste, l'A. n'aide pas toujours son lecteur : les transitions manquent parfois de substance et de petite synthèses intermédiaires, en fin de chapitre, auraient été les bienvenues. Comble de malheur, le volume ne comprend aucune conclusion, ce qui laisse le lecteur dans un grand embarras. Il a accumulé, chemin faisant, tant de données qu'il aurait vraiment besoin d'un moment de recentrage sur les acquis majeurs. — Ceci dit, dans le chapitre II, on trouve d'excellentes pages sur l'inspiration poétique ou sur les régimes alimentaires. Là où l'A. brille, c'est dans sa capacité à faire apparaître les configurations mentales à divers niveaux ; un univers mental est, en effet, de connexions, dans les mots et dans les représentations, entre divers types d'expérience et divers niveaux du vécu : la sexualité et la connaissance, le physique et le psychique, le matériel et le spirituel, le religieux et le politique... À cet égard, le livre est vraiment éclairant et suggestif. — Le chapitre final (III) se concentre précisément sur les souffles d'Aphrodite. Car Éros se manifeste volontiers comme un souffle qui s'empare des êtres, spécialement des jeunes vierges, un processus de domestication pneumatique qui associe juments et *παρθένοι*. Aphrodite est au cœur de ce processus, mais on y rencontre aussi Artémis, déesse de la croissance et des passages, Héra, déesse épouse (*τελεία* : « accomplie ») par excellence, montée par le taureau Zeus, mais susceptible de pratiquer avec lui l'éros oral. Comme l'amour, la divination, qui fait aussi passer par la bouche le souffle divin et qui est l'expression d'un désir de possession d'une femme (la Pythie, Cassandre) par un dieu, est une forme d'aliénation, de *μανία*. La prophétesse accouche du *λόγος*, être vivant, organisme engendré, fruit de la fécondation de l'âme. — Une bibliographie et un index terminent ce volume, beau, original – issu d'une double tradition d'excellence en matière d'anthropologie du monde grec : Palerme et Paris – mais excessivement dispersif. On regrettera aussi que, pour les textes proposés, qui sont généralement traduits en français, le grec ne soit pas systématiquement donné en note. On a parfois rien,

parfois quelques mots entre parenthèses dans le texte, parfois le texte entier, sans que la logique de ces choix soit explicitée. – Corinne BONNET.

Marguerite CHAPPUIS, *Plotin, Traité 21 – IV, 1* (Les écrits de Plotin), Paris, Cerf, 2008, 12.5 x 19.5, 75 p., br. EUR 16, ISBN 2-204-07509-4.

Les progrès de la recherche sur Plotin ont rendu nécessaire une nouvelle traduction de son œuvre qui est d'une concision « désespérante », écrit la traductrice Marguerite Chappuis, professeur assistante à l'Université de Fribourg (Suisse). Le texte grec n'est pas fourni dans cette collection des « écrits de Plotin », mais s'appuie sur l'*editio minor* de Henry et Schweizer, publiée à Oxford entre 1964 et 1982. — La présente collection a la particularité de conserver l'ordre dans lequel Plotin a rédigé ses textes et que Porphyre a eu l'honnêteté de nous faire connaître dans sa biographie de Plotin. Mort trop tôt, ce dernier n'a pas eu le temps de corriger ses textes et a confié ce soin à Porphyre, son meilleur disciple, avec la permission de les publier dans l'ordre qui lui semblerait bon ; ce qui nous a valu l'édition des *Ennéades*, ou neuf séries de six chapitres (soit un total de 54). Cette collection a déjà publié la traduction de douze de ces textes et ce texte 21 correspond au chapitre IV, 1 des *Ennéades*. — Chez Porphyre, ce texte apparaît bizarrement sous deux formes, d'abord à la fin du texte 13 (III, 9), puis à la suite du texte 4 (IV, 2), sous une forme corrigée, avec douze variantes du texte 13. Cette édition corrigée vient-elle de Porphyre ou de l'édition perdue d'Eustochius et d'Amélius ? On l'ignore. Pourquoi Porphyre a-t-il maintenu les deux versions ? Mystère. — Porphyre a classé notre texte dans la quatrième *Ennéade*, parce qu'elle traite de la double nature de l'âme, à la fois indivisible et divisible. Ce traité 21 parachève le traité 4. En réponse à la question : « Comment l'âme est-elle indivisible tout en étant avec le corps divisible ? », Plotin veut distinguer l'âme de l'intellect qui, lui, est toujours indivisible ; il s'était déjà débarrassé de la conception stoïcienne selon laquelle l'âme serait de nature corporelle, en montrant que l'âme était immortelle et de destin divin. — Il faut bien reconnaître que ce double mode d'être de l'âme, dont l'indivisibilité est maintenue dans la divisibilité tant qu'elle est unie au corps en ce bas-monde, est très étonnant. Comment expliquer cette anomalie ? C'est ce que fait notre traité 21, en rappelant le lien non rompu de l'âme avec son origine, dans la lignée de l'explication de Platon dans la *Timée* (35 a). Chez Plotin, le titre de ce chapitre 21 devait probablement être : « Deuxième traité sur l'essence de l'âme ». — Plotin adopte la dichotomie entre monde intelligible et monde sensible. Le monde intelligible contient la substance véritable : l'être réel, l'intellect, l'âme, les Idées (l'Un étant hors catégorie). L'âme est à la fois dans le monde intelligible d'où elle provient, et ici-bas dans le monde sensible, c'est-à-dire les corps divisibles parce que participant à l'espace et au temps. Par son origine supérieure, l'âme est indivise et éternelle, mais sa présence dans un corps la rend partiellement divisible comme lui ; elle maintient cependant toujours son contact avec le monde indivisible. Plotin aime comparer cette situation à celle des rayons d'une roue qui, quoique séparés, divisés, demeurent unis au centre de la roue. — Notons le paradoxe de la division de l'âme sans qu'elle ait des parties : l'âme se donne sans division au corps entier qui, lui, a des parties. Le corps rend l'âme divisible en quelque sorte, mais il reçoit de l'âme sa cohésion et son unité ... — Malgré sa brièveté – il ne compte guère que deux ou trois pages pleines – ce traité 21 est très important, parce qu'il tente d'expliquer un fait paradoxal qui nous concerne au premier chef. On saisit ici toute la difficulté de bien comprendre et de bien traduire un texte si subtil et si condensé. – B. C.

Maryline PARCA, Angeliki TZANETOU (éd.), *Finding Persephone. Women's Rituals in the Ancient Mediterranean* (Studies in Ancient Folklore and Popular Culture), Bloomington - Indianapolis, Indiana University Press, 2007, 15.5 x 23.5, XIV + 327 p., br., ISBN 0-253-21938-8.

Né à la suite d'une conférence à l'Université de l'Illinois en 2002, cet ouvrage vit ses collaborateurs se multiplier à la façon des graines de grenade qui en illustrent la couverture. Les auteurs d'articles proviennent tous d'universités américaines et sont au nombre de quatorze, dont douze femmes. Ils traitent du rôle actif des femmes dans la vie religieuse et les rituels dans le monde méditerranéen antique. — L'une des deux éditrices de ce livre, Angeliki Tzanetou, professeur assistante en langues classiques à l'Université de l'Illinois, présente une étude critique des articles et de l'esprit qui a présidé à la composition de ce volume. On y découvre la volonté de bien des femmes de jeter un peu de lumière sur la vie et le rôle de leurs congénères, trop souvent laissées dans l'ombre par les écrivains masculins qui nous font connaître l'Antiquité gréco-romaine. *À la découverte de Perséphone* illustre ce travail de recherche. — Dans l'Antiquité, le mythe de Perséphone représentait aussi la vulnérabilité des jeunes filles dans le périlleux passage vers la féminité adulte à travers le mariage. Les interprétations modernes du mythe associent le mariage avec la mort, symbolisée par l'abandon du foyer familial et l'intégration dans celui de l'époux. La vie souterraine avec Hadès et ses épreuves symbolisaient, pour leur part, les épreuves imposées à chaque femme par la nature. Des rituels accompagnant les cycles féminins soulignaient les rôles des femmes comme épouses et comme mères. La longue recherche de Déméter reflétait la condition difficile des femmes dans le monde méditerranéen. Une partie des rites religieux féminins concernant la naissance, le mariage et la mort étaient publics et la communauté y reconnaissait le rôle vital des femmes pour sa continuité et son bonheur. — On comprend aujourd'hui que l'Antiquité ne séparait pas vie privée et vie publique, et cela nous aide à mieux deviner la vie sociale et religieuse des femmes. Le paradigme de l'initiation et du passage éclaire mieux que celui de la fertilité le rôle social des femmes et leur place dans la société. Le fait d'être écartées de la vie politique a contribué à marginaliser les femmes ; toutefois le rôle des femmes dans les rituels privés et les cultes publics pour assurer la continuité et le bonheur de la communauté servait également à confirmer leur appartenance civique et à modeler leur identité féminine. L'activité rituelle des femmes reflétait leurs rôles sociaux et leur degré de pouvoir ; ces rituels pouvaient avoir des conséquences politiques et façonner l'identité sociale et culturelle du groupe. — Ces problèmes concernant l'analyse des rituels à la lumière des sexes demeurent complexes, car on s'interroge sur le degré de fiabilité de nos sources, presque toutes masculines. Est-il vrai que la religion renforçait la subordination culturelle des femmes et leur offrait peu d'occasions de s'affirmer librement ? Il est clair que l'autonomie des femmes mettait en péril l'autorité des hommes. Mais nous manquons de sources féminines pour élucider ces problèmes, tandis que les auteurs masculins avaient intérêt à déformer les faits et leur interprétation. Il en va de même pour le rôle médical des femmes, associé à de la magie, ce qui contribua à dévaloriser le corps des femmes au cours du temps. Les actions rituelles qui formaient l'essentiel de la religion gréco-romaine perdirent peu à peu leur sens aux yeux de tout un chacun, mais ce point a été trop peu étudié. — Plusieurs auteurs d'articles tentent de voir les rites avec les yeux de ceux et celles qui les accomplissaient ; d'autres voient dans les rites féminins des protestations politiques ou bien soulignent le caractère unique des expériences religieuses féminines. Mais ces tentatives de reconstruction du passé sont périlleuses et demandent beaucoup d'imagination et d'ingéniosité pour suppléer au manque de sources littéraires. Diana Jenett a participé au Kérala (Inde) à des rites exclusivement féminins en l'honneur d'une Déesse Mère et y découvre des traits correspondant à ceux du culte de Déméter, mais avec des différences. De telles comparaisons ont de la valeur, mais sont à utiliser avec prudence pour améliorer notre compréhension des rites. — Les articles de cet ouvrage étudient les rites selon des méthodes variées : analyse, anthropologie, histoire des religions, féminisme, art, épigraphie, etc., et soulignent les normes sociales et religieuses qui les auvent. Les rituels féminins variaient selon le rang social des femmes et certains auteurs pensent que les cultes dionysiaques féminins servaient de soupapes à la pression quotidienne qui pesait sur les femmes et les emprisonnait. On a souvent parlé des scandales qui se produisaient dans les rites réservés aux seules femmes, mais jamais on n'en a signalé dans les cultes réservés aux hommes, ce qui

paraît pour le moins étrange. — En conclusion, malgré leur importance, il semble bien que les rites religieux féminins aient joué un rôle marginal, tout comme le rôle social des femmes. Celia Schultz (Yale) pense même qu'à Rome, les femmes, par leurs rites, ne faisaient que renforcer les hiérarchies sociales, étant donné la manière dont les prêtresses étaient choisies. — La notion étrange d'un « uterus vagabond », confirmée par Hippocrate lui-même, et considérée comme une maladie qu'il fallait exorciser par des formules magiques devint, à l'époque impériale, un démon vagabond habitant le corps féminin, qu'il fallait dominer par des formules magiques afin qu'il demeure en place ou retourne à sa place. Le Thesmophories en l'honneur de Déméter et les mystères d'Éleusis seraient des rites secrets mimétiques destinés à communiquer avec Déméter-Cérès dans une relation physique étroite. Ce nouveau type de religion serait ensuite passé chez les hommes également à Éleusis, mais avec une modification des relations avec la divinité. — A Rome, la cérémonie du mariage n'a pas simplement marqué, pour les jeunes filles, le passage à l'étape adulte. Sous l'Empire, les juristes assuraient que les rites du mariage pouvaient se limiter au consentement des conjoints. Ceci semblerait valoriser l'importance des femmes dans la prise de décision, mais, étant donné que les filles pouvaient se marier dès l'âge de douze ans, on comprend que leur avis comptait peu. — À Némi, le culte de Diane célébrait le passage des deux sexes vers l'étape adulte et, si une jeune fille mourait avant son mariage, elle était plus ou moins assimilée à un mâle ; à Paros, d'autre part, un père adoptif pouvait consacrer son enfant adoptif à Eileithyia, déesse des accouchements, comme l'aurait fait un père biologique. — On aura deviné, à la lecture de ces notes, la richesse des articles, qui éclairent quelque peu le rôle des femmes dans le monde gréco-romain (malgré telle ou telle exagération qui n'enlève rien à la valeur d'ensemble de l'ouvrage). — B.C.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

L. MUELLNER, *The Anger of Achilles. Mēnis in Greek Epic* (Myth and Poetics), Ithaca - London, Cornell University Press, 2005, 15 x 23, VIII + 219 p., br. £ 13.50, ISBN 0-8014-8995-4.

Le livre s'ouvre sur une préface de G. Nagy qui met l'accent, d'une part, sur l'originalité de la recherche menée par L. Muellner et, d'autre part, sur son plan sémantique et sémiotique. Dans l'introduction, l'A. précise son objectif : fournir une définition rigoureuse de la μῆνις et, partant, éclaircir la fonction du terme dans un contexte guerrier. — Le premier chapitre est consacré aux divers aspects de la μῆνις héroïque dans l'épopée et à son rapprochement avec la transgression sexuelle dans le monde divin. Ensuite, l'accent est mis sur la contradiction entre, d'une part, la domination de Zeus sur le monde divin et mortel, et, d'autre part, sa relation coopérative avec ses frères, Poséidon et Hadès (ses égaux), ainsi qu'avec sa sœur, Déméter. — Le deuxième chapitre traite de la fonction de la μῆνις dans la hiérarchie sociale. Dans l'*Odyssee*, les violations de l'hospitalité offerte aux mendiants sont considérées comme une transgression aussi bien des frontières de l'ordre cosmique que de la Thémis. Dans l'*Iliade*, la μῆνις divine, celle de Zeus Xenios, est à l'origine de l'expédition des Grecs contre Troie. Le chapitre s'achève par la distinction morale entre la μῆνις et le massacre des prétendants causé par le sentiment de vengeance. — Le troisième chapitre fait ressortir le rapport entre la *Théogonie* d'Hésiode et la μῆνις, ce qui est considéré comme le point de départ de l'*Iliade*. L'étude se focalise sur la transformation et l'interruption du processus de la procréation dans le premier épisode (v. 154-210). — Le chapitre suivant examine la transition de la μῆνις divine (à savoir celle de Zeus et, par la suite, celle d'Apollon) à la μῆνις héroïque (celle d'Achille). Ensuite, l'A. fournit une définition de la μῆνις d'Achille avant d'établir une comparaison entre la μῆνις dans la tradition hésiodique et la μῆνις dans la tradition homérique. — Le dernier chapitre étudie la téléologie de la μῆνις dans l'*Iliade*.

L'opposition de la *μηνις* à la *φιλότης* se fait à partir de l'aliénation, de l'amitié et de la mort. — L'ouvrage, d'une grande qualité, se clôt par un appendice sur l'étymologie de *μηνις*, une riche bibliographie, un *index* des sources ainsi qu'un *index* des sujets.
— Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Babette PÜTZ, *The Symposium and Komos in Aristophanes*, Exeter, Aris & Phillips, 2007, 15 x 21, XII + 243 p., br. £ 24, ISBN 0-85668-772-3.

On a fait bon nombre de recherches sur les *συμπόσια* et les *κῶμοι* grecs, mais on n'avait pas encore étudié leurs rôles dans les comédies. C'est le sujet de cette thèse de Babette Pütz, publiée une première fois en 2003. Cette seconde édition, inchangée pour l'essentiel, a bénéficié des remarques des lecteurs de la thèse, ainsi que des progrès de la recherche. — Fête de dégustation de vin après un repas, le *συμπόσιον* se déroulait dans une salle dénommée *ἀνδρών*, avec sept à onze convives masculins ; les femmes (esclaves ou courtisanes) n'y venaient que pour divertir le groupe. Le *συμπόσιον* était souvent suivi d'un cortège ou *κῶμος*. Sur des vases peints, on voit des hommes au torse à peu près nu, étendus sur des coussins, appuyés sur le coude gauche, buvant du vin qu'un jeune homme nu mélange à de l'eau dans un cratère. Les femmes, très habillées, chantent et jouent de la flûte ou de la lyre. Plutôt réservé aux patriciens, ce type de fête était également pratiqué par les classes moyennes. Les *συμπόσια* se déroulaient selon un cérémonial précis. — Chez Aristophane, ces scènes festives se rencontrent dans trois cas : pour célébrer les différentes paix au cours de la longue guerre du Péloponnèse, pour fêter un événement joyeux ou pour mettre en évidence certains personnages de la comédie. Aristophane ne montre des femmes présentes dans un *συμπόσιον* que dans *Lysistrata*, pour célébrer la victoire des femmes et dans *L'Assemblée des femmes*, pour fêter leur victoire apparente dans un « communisme » total. Le comique sert aussi à souligner certaines idées ou à en ridiculiser d'autres, comme dans *Les Nuées*, qui se moquent de Socrate. Aristophane les utilise également pour célébrer le vin ou le repas, pour introduire des récits et des plaisanteries ou pour souligner des traits de caractère dans une atmosphère colorée, vivante, qui permet beaucoup de libertés. — Après la dégustation de vin venaient souvent des cortèges (*κῶμοι*), alors que les convives étaient plus ou moins ivres. Le climat de ces cortèges allait de la joie exubérante à la violence et aux rixes. Sur les vases où ils sont représentés, on voit des hommes nus, avec leur costume jeté sur une épaule. *Κῶμος* partage une même origine avec « comédie » et tous deux sont en relation avec le culte de Dionysos, dieu qui possède une nature ambiguë même du point de vue sexuel (cf. les Ménades portant des thyrses, symboles phalliques ; les costumes mixtes...). Chez Aristophane, ces cortèges créent une atmosphère de joie, de vie heureuse, où certains traits de caractère sont exagérés. Quand ils débouchent sur la violence ou la débauche, c'est pour souligner que quelque chose va mal en politique ou entre les sexes. — *Συμπόσια* et cortèges sont aussi l'occasion, pour Aristophane, de se moquer de certains personnages de la pièce ou de personnages publics bien connus. D'autres fois, ils servent à rappeler que l'on n'est pas dans la réalité, mais dans une comédie. Les cortèges expriment plus haut et plus fort certaines critiques, moqueries ou émotions, car l'ivresse permet de dire beaucoup de choses. Les cortèges patriciens sont plus retenus que les cortèges populaires, lesquels tournent parfois aux cortèges phalliques, avec la présence d'esclaves. — Le livre se termine par plusieurs appendices qui apportent des précisions sur quelques thèmes concrets : le vin, toujours mélangé à de l'eau (seuls les barbares buvaient du vin pur) ; le jeu de *κότταβος*, concours consistant à cracher des gorgées de vin sur une cible ; le jeu d'énigmes ; les parfums utilisés même par des hommes pour accroître leurs charmes, tout comme les femmes, ce qui leur valait la réputation d'efféminés. — B. C.

Felipe G. HERNÁNDEZ MUÑOZ, *Discursos ante la Asamblea* (Clásica, 81), Madrid, Akal, 2008, 317 p.

F. G. Hernández Muñoz s'est fait un nom dans le domaine des études démosthénéennes. Il suffit de consulter sa biographie personnelle (p. 62-63), qui présente quatorze titres. Le présent travail nous offre les résultats de la tâche aride à laquelle il s'est attelé : une traduction nouvelle, en espagnol, des discours de Démosthène devant l'assemblée populaire. Il s'ouvre sur une *Introduction* abondante et fouillée, traitant successivement des thèmes suivants, avec maintes considérations originales : profils biographique et historique ; présentation des discours traduits ; pensée et style ; utopie et réalité dans la pensée politique ; survivance de Démosthène en Espagne ; transmission du texte (avec insistance sur les manuscrits espagnols, trop négligés) et tendances propres de sa traduction, la première réalisée sur l'édition de M. Dilts (Oxford, 2002 et 2006), qui a introduit des nouveautés par rapport à celle de S. H. Butcher (Oxford, 1903-1931). L'auteur prospecte en particulier les papyrus publiés et une trentaine de manuscrits catalogués *recentiores*, non retenus par les autres éditions, mettant l'accent sur les difficultés qui se posent, et ne négligeant pas le scepticisme qu'on peut éprouver. On relèvera encore qu'il a opté pour l'ordre chronologique, qui permet de mieux suivre l'évolution idéologique et stylistique. La *Traduction* s'efforce aussi, position que nous avons toujours approuvée, et qui ne fut pas toujours respectée, par exemple par les éditions « Les Belles-Lettres », de rester à la fois aussi littérale qu'il se peut et aussi littéraire qu'il est nécessaire. Le *Commentaire* généreux qui accompagne la traduction n'hésite pas à aborder les nombreux aspects d'un texte : historique, idéologique, stylistique, etc. La *Bibliographie générale* et la *Bibliographie par discours*, outre l'abondance, sont parfaitement à la page, n'omettant ni travaux anciens, ni recherches plus récentes. — F. Hernández Muñoz distingue des discours douteux, dont la *Quatrième Philippique* : option évidemment toujours aussi délicate, comme le signalait la note 8, p. 37 de notre article « Les discours dits apocryphes de Démosthène », *AC XXXI* (1962), p. 35-81. — Cette édition ne nuira certainement ni à la réputation de Démosthène, ni à celle de l'auteur de pareil travail. — Marcel DELAUNOIS.

José Guillén CABAÑERO, *Diario íntimo de un político. Los últimos meses de la vida de Marco Tulio Cicerón*, Salamanca, Universidad Pontificia de Salamanca, 2008, 17 x 24, XVII + 241 p., br. EUR 15, ISBN 978-84-7299-788-2.

Les événements intenses, du 14 mars 44 au 7 décembre 43, sont racontés à la première personne. Nul doute que l'A. a lu et médité la correspondance de Cicéron et de nombreux autres textes. Un seul exemple : le 21 avril 43 (défaite d'Antoine ; p. 177-179). La source est évidemment *Phil.*, 14, dont des expressions sont reprises : « Feliz muerte » (*O fortunata mors*, 14, 31) ; la proposition de *supplicationes* pour les vainqueurs et d'un monument *quam amplissimus* pour les morts (en latin dans le texte p. 179 = *Phil.*, 14, 31), mais la forte antithèse (*morte uicerunt*) de la fin du discours, célébrant leur sacrifice, ne se retrouve pas. W. H. D. SURINGAR (*M. Tullii Ciceronis commentarii rerum suarum sive de vita sua*, Leyde, 1854), non cité, avait déjà rédigé une autobiographie, dont le genre suscite des réussites connues. Le récit de l'A. est vivant, entrecoupé de dialogues, mais je pense que le professeur émérite de Salamanque aurait dû donner les références principales des sources antiques et signaler des points controversés (N. MARINONE, *Cronologia Ciceroniana*, 2004², non cité, est très utile). Quoi qu'il en soit, un ouvrage agréable. — B. STENUIT.

Sexti Properti Elegos critico apparatu instructos edidit S. J. HEYWORTH (Oxford Classical Texts), Oxford, University Press, 2007, 13 x 19, LXXXI + 217 p., rel. £ 18.50, ISBN 978-0-19-814674-2.

Depuis ses articles (*ab* 1984) et sa dissertation de 1986, on attendait de l'A. une édition critique de Prop. Quatre-vingts pages (préface) passent au crible une tradition manuscrite très mauvaise ; l'A. reconnaît l'importance du travail de feu Butrica (1984, 1997) et n'a pas pu consulter l'édit. Viarre (CUF, 2005 ; voir *LEC* 74 [2006], p. 364). Il a examiné sur microfilm quatre-vingt-trois des cent quarante-huit manuscrits de Prop., avec des vérifications autoptiques, dûment signalées, avant que ne soit tenté *a possible stemma*. On appréciera les quarante-quatre listes de variantes caractéristiques, ainsi que certaines conclusions. B (Bruxell. 14638, env. 1450-1460) et Q (Neapolit. IV F 19, 2^e m. XV^e s.) dépendent, comme F (lui, directement) PL, du ms. perdu utilisé par Pétrarque, mais par un intermédiaire qui a pu être contaminé avec le ms. découvert par le Pogge et ramené dans la péninsule en 1423 ; ce dernier manuscrit est la source de toute la tradition manuscrite du XV^e s. (LP exceptés, encore que P ait un lien avec ce ms. du Pogge), que l'A. a spécialement travaillée et qui contient de nombreuses leçons justes (bel exemple de *recentiores, non deteriores*) : l'A. décrit neuf manuscrits tardifs (T, qu'il n'hésite plus à attribuer à Ant. Beccadelli, il Panormita ; ensuite SJKWMURC), qui ont pour ancêtre commun un certain état de l'archétype (donc Ω' = ms. perdu du Pogge), qui pouvait contenir des variantes. Dans cette préface, l'A. explique aussi les principes, assez compliqués, de son appareil critique, d'ailleurs riche en informations, que complète un *Index orthographicus* (pour certaines variantes). Les conjectures sont nombreuses, déjà sur les manuscrits et ensuite (Béroalde sr, Muret et plusieurs autres, jusqu'à Baehrens et Housman) avant un certain conservatisme qui dura jusqu'à la fin du siècle dernier ; l'approche est maintenant radicale : voir Smyth, *Thesaurus criticus...*, 1970 ; Günther, 1997 ; Butrica... Autres problèmes : les divisions ; l'A. ne change pas la numérotation, mais divise certaines élégies. Il y a aussi les lacunes, interpolations et transpositions de vers (ainsi III, 7 !), sur lesquelles l'A. a des vues personnelles, reprenant aussi ses prédécesseurs. Il nous prévient : *a radical edition* (p. LXV). En effet, mais aussi : *quot editores, tot Propertii*. Deux exemples. IV, 5, 19-21 : ce *locus desperatus* disparaît (lacune entre 19 et 20 cependant) grâce à des conjectures, personnelles et d'autres édit. [...] *tu blanda peruris* [lacune] / *saxosamque terat sedula turba uiam. / si te Eoa lecta lapis iuuat aurea ripa*. IV, 11, 39 [blanc] et 40 : conjecture *qui tumidas (proauo* etc.). Le lecteur, dans ces deux cas, aura quelque peine à traduire en accord avec le contexte ; à moins qu'une étude précédente de l'A., ou son récent *Cynthia : A Companion to the Text of Propertius* (Oxford, 2007), ou un commentaire futur, une traduction ne l'aident. – B. STENUIT.

Blossi Aem. Draconti Orestis Tragoedia. Introduzione, testo critico e commento a cura di Antonino GRILLONE, Bari, 2008, ISBN 978-88-7228-523-7, EUR 30.

Après avoir publié, depuis 1984, de très nombreuses études concernant Dracontius, A. Grillone livre dans ce volume une édition de l'*Orestis Tragoedia* qui fera date (la précédente édition de référence, particulièrement pour un lecteur français, était celle de 1995, dans la CUF, par J. Bouquet). Car, en un nombre de pages qui est loin d'être excessif (un peu plus de 200), l'A. offre une véritable somme concernant cet *epyllion* de la fin du V^e siècle. Le texte est introduit de manière appropriée (p. 9-47), l'A. rappelant d'abord ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas de la vie de Dracontius, avant de replacer par rapport au cheminement personnel du poète cette *Orestis Tragoedia*, dont il donne un résumé et dégage la structure, s'attachant à caractériser tous les personnages y compris ceux qui, d'après lui, n'ont trop souvent été considérés que comme « secondaires » et pour cela trop peu étudiés ; mais l'A. accorde la plus grande place dans l'introduction (p. 20-47) à tout ce qui touche aux

problèmes de texte posés par l'œuvre de Dracontius, problèmes sur lesquels il a particulièrement travaillé. Ensuite, les (presque) mille vers de l'*Orestis Tragoedia* (texte établi par l'A.) occupent – sans traduction – les p. 51-95 et sont éclairés par un *commento critico-esegetico* de soixante pages (p. 101-161) qui, procédant vers par vers, ne laisse aucun détail dans l'ombre. La bibliographie (p. 165-170), riche de plus de cent références, fait la place qui leur revient aux travaux les plus récents. Une longue table des différences (p. 171-178) entre les éditions Bouquet et Grillone d'une part et celle de Vollmer d'autre part ne se contente pas de pointer ces différences, mais précise souvent, en quelques mots (latins), leur substance et leur raison d'être. Le premier index (p. 181-189) est un *index criticus* dont la richesse impose le recours à un grand nombre d'artifices typographiques différents pour que le lecteur puisse l'utiliser de façon satisfaisante; très utiles sont les renvois qu'il comporte au commentaire. Par exemple, à propos du v. 669 (dans lequel l'A. écrit *quarta, luce*, avec une virgule entre les deux mots), les éditions Vollmer et Bouquet avaient *quarta luce* « dans trois jours », avec *lux = dies* ; mais l'A. comprend *quarta (hora), luce*, ce qui est synthétisé dans l'index critique (p. 185, col. 2) et développé dans le commentaire au v. 669 (p. 145). L'*index notabilium* (p. 191-198) est lui aussi équipé d'éléments explicatifs qui montrent tout de suite l'intérêt qu'il y a ou non, suivant la recherche que l'on mène ou la thématique que l'on explore, à se reporter au passage du texte concerné. On découvrira des richesses comparables dans l'*index fontium*, dans l'index des *loci similes in Draconti operibus*, sans parler des index des *personae et loca*, des auteurs anciens, des auteurs modernes (tous ces index se succèdent à partir de la p. 199 et jusqu'à l'index général, p. 221, qui est la table des matières, au milieu de laquelle manque la référence à la bibliographie). — On a donc ici la synthèse du travail d'un savant qui, au fil de ses études préliminaires dont plus de vingt-cinq références figurent dans la bibliographie (p. 166-167), a proposé pour le texte de l'*Orestis Tragoedia* beaucoup d'améliorations qui n'ont pas toutes été retenues par l'édition CUF de 1995. Il y a dans ce volume une immense érudition dracontienne. — Mais ce qui est tout à fait frappant, c'est que cette érudition n'est jamais gratuite, car il en jaillit un commentaire perpétuel aux lignes pures et au ton net et précis. Cela se remarque de façon particulière dans l'apparat critique, qui, chose inhabituelle, contient aussi des éléments de commentaire exégétique (par exemple, p. 85 à propos du v. 758 *complex... auctor*, on lit dans l'apparat *sc. ego Clyt.*, avec un renvoi au commentaire lui-même, où ce point, de fait, est plus longuement développé) ; particularité qu'il partage avec les *indices*, ce qui établit entre appareil, commentaire et indices un réseau explicatif serré et efficace. Si le livre, donc, s'adresse aux chercheurs spécialistes de Dracontius par les résultats scientifiques dont il propose la somme, la manière dont il a été pensé et réalisé en fait aussi un instrument idéal pour une étude de l'œuvre du point de vue de la didactique universitaire. — J.-Y. GUILLAUMIN.

HISTOIRE

Irak MALKIN (éd.), *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, London - New York, Routledge, 2005, 16 x 24, VI + 149 p., rel. £ 60, ISBN 0-415-35635-0.

Ce recueil d'études constitue la publication des actes d'une Conférence tenue en 2001 à l'Université de Tel Aviv (d'abord publié comme volume spécial de *Mediterranean Historical Review* 18, 2 [2003]), organisée autour du thème des paradigmes méditerranéens. Il est rare de trouver une collection si riche et si stimulante pour la recherche. Bien que le livre constitue, en quelque sorte, une réponse à l'ouvrage majeur de Peregrine Horden et de Nicolas Purcell (*The Corrupting Sea : A Study of Mediterranean History*, Oxford, 2000), les six longs essais ouvrent des voies nouvelles dans l'étude de l'Antiquité gréco-romaine. La brève introduction du

responsable de la publication, Irad Malkin (p. 1-8) retrace, avec une remarquable clarté, l'historique et la problématique de la notion de la Méditerranée comme catégorie de recherche spécifique, depuis l'étude fondamentale de Fernand Braudel (*La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* ; dans le volume ici recensé, c'est toujours la publication anglaise qui est citée : *The Mediterranean and the Mediterranean World in the Age of Philip II*, 2^e éd., Londres, 1972) jusqu'à l'époque de la Convention de Barcelone et le partenariat Union européenne - monde méditerranéen. Avec le livre de Purcell et Horden, on retourne à Braudel, mais en insistant sur la connectivité entre des micro-régions. Sans éliminer l'addendum de Braudel, les échanges entre les différents points de la Méditerranée, *la longue durée*, l'accent est mis maintenant sur ce qui constitue l'unité du monde méditerranéen antique. Au centre de la problématique se trouve la question posée par l'A. à la p. 5 : *How useful is the concept of the Mediterranean to the study of classical antiquity ?* Les organisateurs de la conférence n'ont pas hésité à regrouper une équipe de savants qui ne partagent pas nécessairement les mêmes idées sur le paradigme méditerranéen. Le résultat est fascinant : le premier chapitre (« The Boundless Sea of Unlikeness? On Defining the Mediterranean », p. 9-29) est une réponse de N. Purcell (et de P. Horden, qui ne signe pas l'article, mais apparaît comme co-auteur), aux critiques exprimées contre leur concept de la « mer corruptrice ». Selon les deux auteurs, le concept de la Méditerranée est formé autour de quatre grands axes : le choix d'un « régime de risque », les stratégies d'organisation de la production, du stockage et de la redistribution du surplus, l'extrême fragmentation topographique, et le schéma particulier d'échanges et de communications favorisé par la situation géographique particulière de la région méditerranéenne. Tous ces axes se trouvent ailleurs aussi, mais leur combinaison fait l'unité du monde méditerranéen. Le concept est à distinguer de la Méditerranée de la période de la colonisation, qui est un concept européen, mais aussi des notions qu'avaient les Anciens de ce qui constituait leur propre monde méditerranéen. Finalement, la difficulté de définir les frontières de la Méditerranée est apparente : la Mer Rouge ou la Mer Noire n'appartenant pas au monde méditerranéen, elles ne peuvent néanmoins que très difficilement être distinguées de celui-ci, car la Méditerranée est surtout un point de contact entre zones géographiques extrêmement diverses. Ce chapitre se clôt sur un appel à l'étude des économies régionales méditerranéennes dans la perspective d'un « système mondial » (cf., à propos du monde grec, l'article de K. Velissaropoulos, « Between East and West: The Greek Poleis as part of a World-System », *East & West* 6 [2007], p. 91-111). — L'étude de Ian Morris (« Mediterraneanisation », p. 30-55) est fondamentale pour situer le paradigme méditerranéen dans la perspective actuelle. L'A. étudie le passage de la vision de Moses Finley sur le « primitivisme » de l'économie antique (où la fragmentation du monde méditerranéen est prise pour un signe d'isolement et où les échanges jouent un rôle de second ordre dans la vie économique) à la formation d'un paradigme de connectivité entre les régions méditerranéennes, dans les lignes décrites par le livre de Horden et Purcell. Ce passage, pense Morris, est aussi le passage de l'âge de la Guerre Froide à l'époque de la Mondialisation. Il y a deux questions à poser à propos de la formation du nouveau paradigme du « méditerranéisme » : « pourquoi maintenant ? » et « qu'est ce que cela signifie ? ». L'A. montre que l'intérêt pour la Méditerranée n'est pas une spécificité des historiens, mais remonte à la situation politique de la fin des années quatre-vingts. Il est impératif que l'étude de ce processus ne manque pas de souligner les échecs, les résistances et les conséquences parfois néfastes pour les peuples qui ont été involontairement intégrés dans la Méditerranée unifiée : en effet, tel paraît être le cas, selon Morris, des Elymes de la Sicile occidentale, qui ont abandonné leurs foyers après 475, suite à l'expansion territoriale et culturelle des Grecs sicéliotes. Au lieu d'un « méditerranéisme » immobile et statique, Morris propose le concept de la « méditerranisation », à savoir de l'étude des processus d'intégration des sociétés antiques dans un système unitaire d'échanges et de communications (p. ex., à l'âge archaïque, les trafics phéniciens et grecs en Italie et l'Ouest). — Irad Malkin (« Networks and the Emergence of Greek Identity », p. 56-74) insiste sur le fait que les colonies grecques, malgré leur appar-

tenance à des systèmes et sous-systèmes régionaux divers, s'intègrent en même temps dans un réseau de communications et d'échanges. L'expérience coloniale grecque pourrait être mieux comprise dans le cadre de la connectivité entre les modules d'un réseau : la métropole se transforme aussi par la création de la colonie. La colonisation renforce la notion de l'« hellénicité ». Le rôle de Delphes est crucial comme garant du fonctionnement du réseau. Malkin explore aussi la manière dont colonies et métropoles sont connectées à travers les institutions politiques et religieuses, et surtout par l'ensemble des régulations d'ordre religieux et juridique appelées τὰ νόμια. L'article de Lyn Foxhall (« Cultures, Landscapes, and Identities in the Mediterranean World », p. 75-92), est une présentation brève mais lucide de la manière dont les paysans de la Grèce archaïque, de l'Empire Ottoman balkanique et de l'Italie du XIX^e s. ont construit leurs propres paysages agricoles ; le fait que l'unité pour mesurer la terre est partout la superficie labourée pendant un jour de travail ne signifie en rien une communauté dans la manière d'exploitation de la terre ; tout au contraire, en Grèce archaïque, l'unité pour mesurer la terre est utilisée aussi pour la délimitation réelle de la terre en parcelles familiales, les κλήροι. Ceci montre, selon Foxhall, que la production agricole est fondée, dès le début de l'âge archaïque, sur la propriété privée de l'οἶκος. — Brend D. Shaw (« A Peculiar Island: Maghrib and Mediterranean », p. 93-125) et Greg Wolf (« A Sea of Faith? », p. 126-143) expriment des doutes sur la validité du paradigme méditerranéen dans deux domaines particuliers de l'histoire antique, l'histoire du Maghreb préromain et la diffusion des pratiques religieuses. Ces chapitres sont extrêmement utiles pour montrer les limites de l'approche méditerranéenne. En fin de compte, on ne peut que rendre hommage à l'esprit ouvert de l'éditeur, qui a invité trois érudits (Morris, Shaw et Wolf) à présenter des communications, généralement réservées à propos de l'utilisation du modèle propagé dans la Conférence de Tel Aviv. — D. PALEOTHODOROS.

J. G. A. Pocock, *Barbarism and Religion. Volume Four. Barbarians, Savages and Empires*, Cambridge, University Press, 2005, 16 x 23,5, XII + 372 p., rel. £ 45 / US \$ 70, ISBN 0-521-85625-6.

Cette quatrième livraison de la série *Barbarism and Religion* est centrée sur trois notions corrélées : deux catégories d'humains d'une part, les barbares et les sauvages, étudiés ici quant à leur rôle dans le devenir historique de l'Europe et du Nouveau Monde, et, en outre, les empires, forme d'État sur laquelle les historiens ont volontiers focalisé leur attention. En effet, on n'oubliera pas que le point de départ de l'analyse, au demeurant remarquable, de Pocock est encore et toujours Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, paru entre 1776 et 1781, en pleine guerre d'indépendance des États-Unis. — Pocock précise bien, dans l'*Envoi* final, le sens de sa démarche : éclairer l'œuvre de Gibbon et le contexte intellectuel qui la voit naître *without theoretical limits* (p. 340), ce qui ne signifie nullement sans fil conducteur (en l'occurrence les livres de Gibbon) ni logique. Le foisonnement des sujets abordés, la richesse des analyses proposées, la diversité des pistes suivies ne font pas tort à la cohérence de ce volume et de la série en général. On lira donc avec grand intérêt les volumes V et VI annoncés par l'A. pour boucler son immense projet. — C'est bien de l'histoire des idées dont il est ici question, un domaine qui demande des compétences redoutables, en particulier une connaissance intime des « généalogies » de pensée, qui se tissent au gré des échanges intellectuels, de la trame événementielle, des affinités et courants d'ordre scientifique, épistémologique, mais aussi moral et politique. Tous ces registres sont présents dans le volume de Pocock. L'histoire des Lumières, en particulier, retient son attention : en France et en Angleterre, mais aussi en Espagne. Une historiographie qui véhicule une certaine vision du monde et qui l'applique à l'Antiquité comme aux événements contemporains, spécialement à la découverte des Indes, au Nouveau Monde, qu'il revient désormais aux historiens d'intégrer, d'une manière ou d'autre, à une histoire universelle jusque là fondamentalement européenne. — Depuis les Grecs, en effet, les Barbares appartiennent à l'imaginaire

politique et social ; ils sont partie prenante de la construction et de l'interprétation de l'histoire. L'expérience de l'Empire romain, avec les invasions barbares, est une autre illustration de la manière d'« encapsuler » l'altérité et la marginalité dans une sous-catégorie historique. On notera toutefois d'emblée que les catégories qui font l'objet de l'investigation sont très diversifiées : il existe diverses sortes d'empires, de Barbares et de Sauvages ; ainsi, note-t-on, chez les Barbares, tantôt un manque total de liberté, tantôt un excès dans son usage, d'où un état de soumission absolue ou, à l'inverse, un manque de discipline atavique dû à l'« état de nature » dans lequel ils vivent. La notion de seuil me semble utile pour rendre compte de la catégorie des Barbares et des Sauvages, au-delà de leur diversité : leur sous-développement moral, social et culturel – par exemple l'absence de l'écriture, ou des formes d'organisation étatique jugées primitives, des pratiques religieuses du même ordre – les empêche de participer pleinement à l'histoire, de franchir le seuil de l'historiographie, sur le plan de l'action comme sur celui de la mise en forme des expériences. De fait, l'A. montre bien comment tous les auteurs qu'il examine sont fortement influencés par les théories du progrès de l'humanité par stades. Les Barbares et les Sauvages, dans une telle perspective, appartiennent à un stade pré-social et pré-religieux de l'humanité. — Gibbon lui-même (Anglican et orientaliste manqué selon l'A.) en arrêtant son Histoire du déclin de l'Empire romain en 1453, invite d'emblée à réfléchir sur les découpages chronologiques et leur portée culturelle et politique. Les Barbares, comme plus tard les Sauvages, constituent en somme un défi à la stabilité et à la longévité des Empires : défi moral, conceptuel et existentiel (p. 331). Au cœur même de l'œuvre de Gibbon et de l'analyse extraordinairement ramifiée qui en est proposée ici, se trouve le binôme *imperium - libertas*. Les Romains, les premiers, avaient en effet sacrifié leur liberté au bien de l'Empire, mettant au premier plan les bienfaits du *commercium*, de l'enrichissement, tandis que les Chrétiens, eux, apportèrent à l'Empire un soutien religieux, une religion universelle. Cependant, aux yeux de Gibbon, l'avènement du binôme *imperium - sacerdotium* marque le début d'une nouvelle ère, d'un nouveau paradigme historique : c'est le début de l'histoire moderne et la fin de l'histoire antique. Dans ce nouveau cadre, deux « monarchies universelles » sortent du lot : l'Espagne et la France. C'est surtout à la première que l'on dut la découverte du Nouveau Monde et de ses Sauvages. — Le livre de Pocock cerne donc l'historiographie relative aux Barbares et aux Sauvages dans leur rapport aux Empires. L'ouvrage comprend quatre parties et dix-sept chapitres, suivis d'une conclusion et d'un envoi final. Dans la première partie, il est question de « The history and theory of barbarism », avec des pages passionnantes sur la Perse, le despotisme oriental et Anquetil-Duperron, mais aussi sur Antoine-Yves Goguet et Thomas Carte, au sujet des origines de la civilisation, de la différenciation linguistique et des fondations japhétiques en Occident, sans oublier un chapitre sur la transhumance culturelle des Germains. — La deuxième partie est consacrée à la découverte de l'Eurasie, en particulier à l'œuvre de Joseph de Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs et des Mongols* (1756-1758) qui a fortement influencé Gibbon. La troisième partie explore les réactions des historiens face à la nécessité d'intégrer, dans l'histoire universelle, les Sauvages du Nouveau Monde. Un immense débat s'engagea, en effet, parmi les historiens sur les effets de la colonisation de l'Amérique, sur la valeur et le statut des cultures pré-colombiennes. L'A. passe en revue une série d'œuvres majeures – notamment de Jésuites et autres missionnaires qui ont connu les Sauvages sur le terrain, et s'attarde sur Cornelius de Pauw, l'abbé Raynal et William Robertson. Il fournit de leurs écrits de longs extraits analysés (et traduits en anglais si nécessaire). Pocock montre remarquablement comment les « patrons » traditionnels de l'historiographie, basée sur les *res gestae* des grandes figures politiques ou militaires – patrons hérités de l'historiographie classique – sont totalement inadaptés aux nouvelles réalités. C'est l'histoire d'une rencontre culturelle que les historiens s'efforcent d'écrire : rencontre brutale et paradoxale, qui débouche sur un massacre pourtant présenté comme un progrès. Impérialisme et colonialisme sont donc au cœur de la réflexion historiographique de l'époque et de Gibbon. Histoire de l'acculturation, des cultures créoles, du conditionnement climatique des cultures, mais rarement des

« races », un concept qui n'émerge fortement qu'au XIX^e siècle, avec les nationalismes. — La crise des *seaborne empires* est le sujet de la quatrième partie. Le monde a changé avec la découverte du Nouveau Monde, les équilibres économiques ont été bouleversés : le *world-system* est en phase de réorganisation. Quelle logique va présider à ce processus ? Quelle morale ? Quels progrès ? Le thème du bonheur, du bien-être, mais aussi de « l'homme policé » ou « civilisé » est très présent, de même qu'une réflexion sur le rôle de l'Europe comme moteur de l'histoire. Qu'il s'agisse de l'*Histoire des Deux Indes*, donc de Diderot, ou des écrits de Raynal, la perception philosophique domine et les références aux modèles antiques sont constantes, y compris, occasionnellement, des références critiques, sous forme de prises de distance. On pense la liberté et l'esclavage, la culture et la barbarie dans le moule de la pensée antique. On réfléchit sur la condition humaine, sur la nature de l'homme, scélérat capable du pire, aspirant pourtant à la liberté et au bonheur. — Ce n'est pas une simple *Quellenforschung* de Gibbon que Pocock nous propose, mais bien une extraordinaire fresque intellectuelle. En le lisant, on songe aux travaux de Pirenne, à ceux de Weber sur les religions de l'extrême Orient, à l'orientalisme de Saïd, aux récentes publications de Jack Goody sur le rééquilibrage historiographique entre Orient et Occident ... Pour les antiquisants, ce livre est une source de réflexion et de connaissance vraiment remarquable. Il ouvre une infinité de perspectives sur la réception des idées politiques, morales, philosophiques et historiques antiques à l'époque moderne, sur leur incroyable fécondité et sur leur réactivité face au *new deal* d'un monde dilaté à l'est comme à l'ouest. — Corinne BONNET.

Edward BISPHAM, *From Asculum to Actium. The Municipalization of Italy from the Social War to Augustus* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2008, 16 x 24, XVII + 566 p., rel. £ 90, ISBN 0-19-923184-2.

The bulk of this work is, as its subtitle proclaims, taken up with the municipalisation of Italy between the end of the Social War and the accession of Augustus. Some one hundred and sixty pages are, however, first dedicated to putting this development in the context of Italian history as a whole. As this is a very long book, I cannot comment on everything in it but, in a short review, confine myself to a number of passages and issues which I found of especial interest or note. — P. 4, n. 15: this is the first of a number of places where Bispham takes account of Mouritsen's, *Italian Unification* (1998). His response is sometimes cool, probably justifiably. There is much in Mouritsen's approach which is, I believe, flawed. P. 9, n. 37: the only reference I could find to demographics. Would Bispham agree with those of us who feel that a lot of recent work in this area must, at best, be treated with reserve? P. 53-73: these pages are devoted to a very useful discussion of what the concept of Italia meant for contemporaries. P. 130, n. 72: I think something more than an exemption from *munera* lay behind the rebellion of Fregellae. See my *Rome and the Unification of Italy* (2005). Since I have long maintained we can by analogy speak of Rome's 'Italian question', as we do of Britain's 'Irish question', I was fascinated to find Bispham drawing parallels (p. 144-146) between the position of ancient Oscan and modern Irish. The discussion is valuable but a little more may be said. How far could we postulate for Oscan something similar to that which sometimes prevailed for Irish when I was growing up in Ireland ? Then we could encounter, especially on the east coast, people who would declare themselves patriots but, at the same time, would dismiss Irish as a language fit only for bogtrotters. P. 163, n. 7: I see no reason to question the fraternisation story in Diod. Sic., 37, 15, 2-3. It fits very well with a general Roman reluctance to fight as exemplified in the many mutinies of the Social War. Further, if we are to be wary of Diodorus we should be even more wary of Exsuperantius (p. 180, n. 90). In the discussion of the actual process of Italian enfranchisement there is some fragility (p. 161-204). For instance, I'm not sure that the problem posed by the use of the word *foedus* in Liv. Per., 86 has been dealt with

adequately (p. 193). Did Sulla really conclude a formal treaty with the Italians ? For a possible connection between this act and the enlarging of the *pomerium* see now Hinard, *Sullana Varia* (2008). P. 323-325: the discussion of the identity of Erucius, the prosecutor of Roscius of Ameria, prompts a question. Has it been noted he bears the same name as one of Sulla's officers (Plut., *Sulla*, 16) ? P. 382, n. 1: Pliny, *NH*, 3, 70 said *Stabiae in uillam* not *in uillas abiit*. P. 412: the summary of colonial programmes here may be slightly simplified; compare my, *The Army in the Roman Revolution* (2007). P. 413, n. 29: Bispham sees, as others have not, the true significance of Telesinus' speech before the Colline Gate. P. 419, n. 53: Octavian not Julius Caesar is in question in Dio, 49, 14, 3. P. 447-456: I am not completely at ease with Bispham's interpretation of *ambulatio* in Cicero, *Pro Sulla*, 60-62. A detailed exposition of my case will be found in a forthcoming issue of *Athenaeum*. — The overall verdict on this book must be favourable. There is a piece of self basting on p. 40, n. 159 which some may find irritating and it must be plainly said the author's style oscillates between the merely stodgy and the outright turgid. But it must also be said that this is a work of immense learning and insight. In an age which too often values the ephemeral it is a solid achievement. Bispham's work will be required reading for anybody with a serious interest in the history of Italy in the Late Republic.

A. KEAVENEY.

Antonio GONZALES et Jean-Yves GUILLAUMIN (éd.), *Autour des Libri Coloniarum. Colonisation et colonies dans le monde romain*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006, 22 x 28, 161 p., br. EUR 30, ISBN 2-84867-155-6.

Le groupe de Besançon, depuis une vingtaine d'années, réalise un travail important d'édition des arpenteurs romains ; il organisait un colloque en octobre 2003, dont voici onze contributions. A. Gonzales présente les *Libri coloniarum*, accumulation de notices cadastrales sur l'Italie centrale et méridionale et la Dalmatie ; ils furent rédigés une première fois au IV^e s. apr. J.-C., avec une matrice augustéenne reprenant des données récoltées dès le II^e s. av. J.-C. ; le *Liber II* est une compilation, avec révision, du *Lib. I*. La notice sur l'*ager Anconitanus* retient l'acribie de J.-Y. Guillaumin : problèmes d'établissement du texte (e.a. corr. de *qualis* en *aequalis*, uni à *diametralis*, les deux mots désignant le *decimanus*) et hypothèse d'un second cadastre, quoique non attesté, antérieur et construit sur une diagonale d'un quadrilatère inscrit dans un cercle, lui-même défini par les deux diamètres perpendiculaires du *cardo* et du *decimanus* (d'après une figure, corrigée, d'un ms.). É. Hermon examine l'application de la *lex Cornelia agraria* telle qu'elle apparaît dans le *Lib. I*. Le commentaire d'une quarantaine de passages des *Libri colon.* permet à J. Peyras de montrer la réalité de l'œuvre gracchienne (e.a. les 200 jugères) : elle est imparfaite, mais non un échec. P. Arnaud : *determinatio*, *depalatio*, *definitio* sont des termes désignant la restitution de l'emplacement des bornes, à partir de calculs géométriques sur la *forma*. M. Christol s'intéresse à l'exploitation des terres du cadastre B d'Orange non distribuées aux vétérans en 35 apr. J.-C. ni rétrocédées aux Tricastins et peut-être objet de distributions viritanes. Confrontant les *perticae* à la topographie actuelle et aux trouvailles archéologiques, L. R. Decramer *et al.* montrent (avec quelques fautes de français) que les trois cadastres d'Orange (à 1 : 6 000 env.) ne se chevauchent pas ; les trois *gromae* (A et B retrouvées, C par calcul) sont aux nœuds d'un système de triangulation dit de premier ordre, à base astronomique ; elles forment une figure géométrique rigoureuse (nombreuses ill.). Quel est, au sein d'une colonie, le statut d'un *pagus* ? Examen du *pagus Lucretius* (Arles) par M. Faudot. La critique des limites N.-O. de la colonie de Philippe révèle une mosaïque de statuts des terres (A. D. Rizakis). Les cadastres de cette colonie, appréhendés par les monnaies, les récits de la bataille de 42, les observations sur le terrain et l'archéologie, révèlent deux systèmes, grec et romain ; la matrice serait fondée sur un module de huit à dix *actus*, et non des vingt traditionnels (G. Tirologos). J. Peterson s'attache aux

conventions des schémas dessinés dans les manuscrits du *Corpus agrimensorum* et qui ne font généralement pas l'objet d'une édition critique ; comment comprendre certaines contradictions apparentes, à propos des limites suivant un tracé irrégulier ?
 – B. STENUIT.

ARCHÉOLOGIE

V. ARVEILLER-DULONG, M.-D. NENNA, *Les verres antiques du Musée du Louvre, II. Vaisselle et contenants du 1^{er} siècle au début du 7^e siècle après J.-C.*, Paris, 2005, 679 p., cartes, ill.

Cet impressionnant catalogue raisonné présente l'importante collection des verres d'époque romaine du Musée du Louvre. De nombreux vases en ont déjà été publiés ailleurs au cours des années, mais l'entreprise restait néanmoins nécessaire. On y trouve 1349 entrées, pour ne rien dire des pastiches et des faux. Après un bref historique de la collection, qui comprend des objets obtenus au cours de fouilles, des dons et des achats, les auteurs présentent le matériel par périodes chronologiques (I^{er}-II^e s., III^e-IV^e s., V^e-VII^e s.) ; chacune de ces périodes est de plus divisée par lieu de production ou de découverte. Cette méthode comporte bien sûr un certain risque de chevauchement ou de répétition (par exemple les vases 766 et 885 qu'on aurait pu mettre l'un à la suite de l'autre), mais elle nous semble encore être la meilleure. Un commentaire sur l'industrie, le commerce et l'utilisation des verres enrichit chacune de ces sections. Les auteurs sont des spécialistes de la question et connaissent admirablement bien le dernier état de la recherche. La qualité des illustrations, dessins et photographies, est remarquable ; elles font de cet ouvrage un outil de référence indispensable. — Quelques détails (bibliographiques et autres) ont retenu notre attention. — **Pages 41-42, n° 28-31.** On pourrait ajouter à la bibliographie des *rhyta* l'étude publiée par A. VON SALDERN sur ce type de verres (« Glasrhyta », in *Festschrift Waldemar Haberey*, Mainz, 1976, p. 121-126). — **Page 28, n° 34-35.** On peut aussi ajouter l'étude, parue il est vrai presque en même temps que le catalogue, de Nada Kállas, « Empreintes des verriers 'sidoniens' sur des anses conservées au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale de France », *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises* 8 (2004), p. 323-332. — **Page 253, n° 754.** Les auteurs ont daté ce vase du I^{er}-II^e s. ; on aurait voulu savoir pourquoi. Les rares vases à figures gravées (autres que les verres à facettes) de cette époque sont presque tous moulés ; la forme hémisphérique du bol et la taille de cet objet nous semblent aussi indiquer une date plus tardive. — **Page 257, n° 766.** Les exemplaires les plus anciens de cette forme (Isings 70) proviennent de Campanie et au moins un exemplaire a été trouvé en Maurétanie tingitane (B. CARON, « Verre romain de Maurétanie tingitane », *Bulletin d'archéologie marocaine* 18 [1998], p. 150, n° 11, pl. 6, 1). — **Page 291, n° 882.** On aurait aimé avoir un développement sur le problème de l'utilisation du *guttus*, souvent qualifié de biberon et ce, depuis le XIX^e s. Les auteurs signalent que la polémique existe, mais ne prennent pas vraiment position ; nous croyons qu'il s'agit plutôt de contenants à huile pour les lampes, comme elles le soulignent pour le n° 1016 (page 358). La présence de traces de lait dans certains *gutti* est digne de mention, mais cela pourrait tout aussi bien en faire des vases à nourrir les malades. Un texte du médecin grec Soranos (*Gynaeciorum Vetus Translatio Latina*, 131, cité par M. TROWBRIDGE, *Philological Studies in Ancient Glass*, Urbana, 1930, p. 170, note 153) décrit d'ailleurs des vases qui peuvent être destinés, entre autres, à cet usage, même s'il ne mentionne comme nourriture pour les malades que l'eau et le vin. — La collection ne comprend pas beaucoup de verres taillés ou gravés, mais les quelques exemplaires qui s'y trouvent présentent un grand intérêt. La question des ateliers et des problèmes qui en découlent est peu développée (pages 315-316 et 320). Ce terme même d'atelier, souvent employé à toutes les sauces, mérite une définition serrée. Quels sont les rapports entre les différents graveurs qui y travaillent ? Comment peut-on reconnaître

leur production particulière ? Il est évident que ces derniers ont travaillé dans un milieu assez fermé, où les rapports professionnels entre les maîtres et les anciens apprentis demeurent mal connus. Ainsi, le vase n° 948 serait selon les auteurs à relier avec ceux du groupe dit de Baies-Pouzzoles (page 322), manifestement fait en grand nombre. C'est une théorie séduisante qu'il faudrait approfondir ; elle soulève plusieurs questions, par exemple sur la nature de la clientèle visée par cette production. — **Page 326, n° 919.** Les auteurs ne citent qu'un seul parallèle à cet objet. A notre avis, il y en a un peu plus ; un fragment de plat au Metropolitan Museum de New York (B. CARON, « Figured-Engraved Glass in the Metropolitan Museum », *Metropolitan Museum Journal* 32 [1997], p. 44-45, cat. n° 12) auquel on pourrait ajouter quelques autres ; voir C. CLAIRMONT, *Catalogue of Ancient and Islamic Glass at the Benaki Museum*, Athènes, 1977, p. 16, n° 51, pl. 3 et F. PAOLUCCI, *I vetri incisi dall'Italia settentrionale*, Florence, 1997, p. 129-130, pour ne rien dire d'une demi-douzaine d'autres, parfois encore inédits, des Musée de Corning et de Toledo (Ohio). — Le cat. 920 appartient en effet au « Groupe du Maître de la coupe de Daniel », qui est un groupe important. Il a été ainsi nommé car le verre éponyme du Musée de Concordia (R. BAROVIER-MENTASTI, « La coppa incisa con 'Daniele nella fossa dei leoni' al Museo Nazionale Concordiese », *Aquileia Nostra* 54 [1983], p. 158-171) représente une telle scène et on s'est longtemps contenté d'attribuer à un même artisan tous les verres gravés qui ressemblaient à ce verre particulier. Il comprend à notre avis des dizaines de pièces qui n'ont pas toutes été faites par la même personne (il n'est pas exclu en passant que plusieurs graveurs aient collaboré pour produire les pièces les plus spectaculaires), mais par des graveurs différents travaillant de façon similaire, formés peut-être par un même maître. L'étude de ce « groupe » permettrait justement de mieux comprendre l'approche nécessaire pour déterminer les liens entre les différents graveurs et ateliers en activité à Rome au IV^e s. et illustre pourquoi il est impératif de définir avec soin ce qui constitue un groupe et ce qui constitue un atelier. — **Page 434, n° 1205.** Victor Elbern a établi un lien (« Ein christliches Kultgefäß aus Glas in der Dumbarton Oaks Collection », *Jahrbuch der Berliner Museen* 4 [1962], p. 17-41) entre ce fragment et deux coupes de verre taillée, la première conservée à Dumbarton Oaks et l'autre trouvée à Gerasa en Jordanie. Trois autres fragments appartenant vraisemblablement au même groupe se trouvent à Corning (D. WHITEHOUSE, *Roman Glass in the Corning Museum*, I, Corning, 1997, p. 278-279, n° 468-470). Elbern a aussi suggéré pour ces verres une origine syro-palestinienne plutôt qu'égyptienne et, en se basant sur des critères iconographiques relevés sur les deux coupes en question, une date un peu plus basse, le VI^e s. plutôt que le IV^e ou le V^e. — **Page 331 n° 934.** L'utilisation des « fonds d'or » a toujours été discutée ; on aimerait savoir ce qu'en pensent les auteurs. On a voulu y voir des médaillons, des pendentifs, des fonds de verre... J. ENGEMANN (« Bemerkungen zu spätromischen Gläsern mit Goldfoliendekor », *Jahrbuch für Antike und Christentum* 11-12 [1968-1969], p. 7-25) présentait déjà un bon état de cette question. — **Page 388, n° 1042.** La chronologie de cette amphore pansue est difficile à établir. On notera d'ailleurs, à toutes fins utiles, sa ressemblance avec les amphores pansues palestiniennes en terre cuite d'époque byzantine. Cette forme semble avoir persisté dans le répertoire verrier jusqu'à l'époque islamique (S. AUTH, *Ancient Glass in the Newark Museum*, Newark, 1976, p. 142, n° 181) ce qui nous permet de suggérer une date légèrement postérieure : VI^e ou VII^e s. On peut ajouter quelques autres exemplaires de provenance inconnue : W. HONEY, *Glass, a Handbook*, Londres, 1946, p. 29, pl. 10 et un inédit conservé au Musée des Beaux-Arts de Montréal. — Ce dernier vase nous rappelle qu'un aspect intrigant de l'étude de la verrerie tardive de l'Orient romain concerne la survivance à l'époque omeyyade et même abbasside des formes déjà connues à l'époque romaine. Le passage d'une domination politique à une autre n'est pas forcément ressenti dans la production artisanale. Ainsi, le vase n° 1305, une bouteille avec ornement dit « à lunettes », évoque fortement une production située au début de l'époque islamique par M. JENKINS (*Islamic Glass*, New York, 1986, p. 14, n° 8). De la même manière, le vase soufflé au moule n° 1313 avec la représentation chrétienne du moine ou du stylite pose le problème de la survivance après l'arrivée des Arabes en Syrie et en Palestine

des ateliers qui fabriquaient ces objets pour les pèlerins. Leur production dure peut-être jusqu'à la fin du VII^e s., période durant laquelle les Chrétiens auraient apparemment continué à avoir accès aux Lieux Saints. – B. CARON.

TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA REVUE DES LIVRES

Aristophane	404	Eschyle	271, 288, 399	Properce	406
Aristote	278	Horace	294	Sophocle	289
Cicéron	294, 405	Martial	295	Théophraste	278
Démosthène	290, 405	Nonius Marcellus	299	Virgile	294
Dracontius	406	Plotin	279, 281, 401		
Amato, E.	298	Hamilakis, Y.	269	Parca, Maryline	401
Amendola, St.	288	Harrison, S. J.	294	Pigeaud, Jackie	397
Anello, Pietrina	286	Hernández Muñoz,		Pocock, J. G. A.	409
Arveiller-Dulong, V.	413	F. G.	290, 405	Prescendi, Francesca	273
Barra-Salzédo,		Heyworth, S. J.	406	Pretagostini, R.	290
Edoarda	399	Holt, F. L.	314	Pütz, Babette	404
Bispham, Ed.	411	Jouanna, J.	289	Rosen, R. M.	292
Borgeaud, Ph.	273	Laks, A.	278	Rüpke, J.	282
Bowden, H.	311	Lavaud, L.	279	Ruzé, Françoise	314
Briquel, Dominique	315	Ledentu, Marie	287	Sallaberger, W.	275
Brulé, P.	304	Leganés Moya, M. P.	290	Saller, R.	305
Cabañero, J. G.	405	Lenardon, R. J.	274	Sammartano, R.	286
Chappuis, Marguerie	401	Malkin, Irad	407	Scheidel, W.	305
Christien, Jacqueline	314	Martorana, G.	286	Schniewind,	
Cribiore, Raffaella	316	Meadows, A.	317	Alexandrine	281
Dillens, Anne-Marie	271	Medda, E.	271	Squillante, Marisa	288
Eidinow, Esther	311	Monbrun, Ph.	277	Steel, Catherine	293
Fabbrini, D.	295	Morford, Mark P. O.	274	Stroh, W.	294
Galistu, Anna Maria	271	Morris, Ian	305	Takács, S. A.	284
Gargano, A.	288	Muellner, L.	403	Todisco, L.	319
Gatti, P.	299	Nenna, M.-D.	413	Tzanetou, Angeliki	401
Gonzales, A.	412	Nigelis, P. M.	300	Wildfang, R. L.	283
Grillone, A.	406	Oleson, J. P.	307	Williams, R.	317
Guillaumin, J.-Y.	412	Otto, E.	276		